

nom de Homs, mais elle dut, en 1099, se soumettre aux croisés. Elle a su, du reste, échapper aux vicissitudes qui ont, depuis, ruiné tant de villes voisines.

Homs est située dans une plaine, à 45 min. de l'Oronte, sur la rive droite de ce fleuve. Son aspect est désagréable; bâtie en pierre noire, sèche, aride, poudreuse, Homs est cependant curieuse à voir, à cause de la physionomie toute particulière que lui donnent les nombreux bédouins qui se pressent dans ses rues et dans ses bazars. C'est la véritable ville arabe. Elle compte environ 20 000 habitants, dont 17 000 chrétiens grecs. On peut y visiter la forteresse, qui couronne une colline élevée au S. de la ville, et dont les murailles massives tombent en ruine. On y a élevé une petite mosquée moderne, avec une coupole blanche. Citons encore les ruines d'un petit monument assez intéressant, que l'on croit être le tombeau d'un empereur romain. Les environs de la ville sont semés de débris antiques, fragments de colonnes, pierres taillées, où l'on peut lire quelques inscriptions grecques.

Homs et Hamah sont les deux villes les plus favorablement placées pour aller à Palmyre. On y trouve toujours facilement quelque chef de la tribu arabe des Anezèh qui s'engage moyennant une rétribution, qui varie de 300 à 1000 piastres (120 à 240) par personne, à vous y conduire sans danger. Palmyre (V. R. 116) est située à 24 heures de Hamah et à 34 heures de Homs. On peut faire facilement ce trajet en deux jours. On campe au milieu du désert suivant les indications du cheikh, qui vous conduit; il choisit ordinairement le lieu où son autorité est reconnue. La distance de Homs ou de Hamah à Palmyre est la même. On peut aller par l'une et revenir par l'autre. C'est un voyage de 5 à 6 jours en restant 1 ou 2 jours à Palmyre. Un chemin plus long, mais plus intéressant, conduit de Homs à Palmyre par les étapes suivantes: (6 h.) *Hasya*,

espèce de forteresse isolée, résidence d'un agha chargé de la police du désert, (6 h.) *Sadad*, l'antique *Zedad*, chef-lieu des chrétiens Jacobites de Syrie, (3 h.) *El-Haouarin*, (3 h.) *Karyetain*, (10 h.) *Kassr el-wardan*, (6 h.) *Wadi el-nahr*, (1 h. 30) Palmyre. Ce voyage est facile et sans grand danger. On doit de préférence l'entreprendre au printemps, parce que dans cette saison on trouve de l'eau sur toute la route.

De Homs à Ba'lbek, R. 111.

Pour revenir de Homs à Tripoli on compte 21 heures de cheval. En quittant Homs par la route des caravanes, on traverse de magnifiques jardins et l'on franchit l'Oronte sur un pont, à 45 min. de la ville. Rejoignant alors les collines arides et rocailleuses dont nous ayons parlé, on rentre dans la Békaïat pour arriver ensuite au Nahr el-Kébir, que l'on passe une première fois à gué et une seconde fois sur un pont. A partir de ce pont, on entre dans le Châra et l'on prend la route unique de Tripoli que nous avons décrite ci-dessus.

Si en partant de Homs on veut visiter le lac qui se trouve dans le S. O. à 2 h. de la ville (*Bohairé-Homs*), il faut se détourner de la route et marcher 2 h. de plus. On arrive alors auprès d'un magnifique lac, l'ancienne mer de Kédis ou Gardés, qui est traversé par l'Oronte.

Ce lac a 1600 mètr. de largeur, sur 4800 mètr. de longueur. Il est très-profond. Ses bords sont nus, mais admirablement encadrés par des collines arides. On peut y camper dans un petit village qui se trouve sur la route, à son extrémité E. En quittant le lac on traverse une plaine nue et rocailleuse, et, après 4 à 5 h. de marche, on entre dans la riche et fertile vallée de Wadi-Kaleb, arrosée par le Nahr el-Kébir. Au sortir de cette vallée, on rejoint la première route de Homs à Tripoli, qui nous est déjà connue.

CHAPITRE TROISIÈME.

SYRIE PROPREMENT DITE, OU SYRIE MOYENNE.

ROUTE 105.

BEYROUT ET SES ENVIRONS.

I. Renseignements.

DÉBARQUEMENT. — Comme sur toute la côte de Syrie, les frais d'embarquement et de débarquement sont de 4 à 5 piastres. — Rien de particulier pour la douane ou la santé.

HÔTELS, en ville: *Hôtel de Bellevue*, voisin du port et des consulats, tenu par un Grec nommé André. — *Hôtel d'Europe* (restaurant français) sur le port près des vieilles tours, très-inférieur au précédent. — Au Ras-Beyrou, à 10 min. de la ville, *hôtel de Bellevue*, tenu par Turkino, auparavant par Kara-Dimitri. Cet hôtel, bien situé au bord de la mer, est le plus agréable pour les voyageurs de plaisir qui n'ont pas affaire en ville. Le prix est de 50 piastres (12 fr. 50) par jour dans les deux hôtels principaux. Le service y est bon et confortable.

BANQUIERS. — Beyrou est de toutes les villes de Syrie celle où il est le plus facile de se faire envoyer de l'argent. Elle possède une succursale de la Banque ottomane, et plusieurs banquiers européens, parmi lesquels M. Truilhier de Rostand, banquier français; MM. Medawar frères, banquiers syriens, parlant parfaitement le français, ont des relations avec toutes les villes de l'intérieur.

MÉDECIN. — M. le docteur Suquet, médecin sanitaire de France.

DROGMANS. — C'est à Beyrou qu'on trouvera le plus de facilités pour entreprendre un voyage de Syrie, en tout ce qui touche l'équipement, le choix des montures et des moukres et enfin celui de drogmans. Parmi ceux-ci, il en est peu

que nous oserions recommander en particulier, si ce n'est peut-être le vieux Kara-Dimitri, qui a cessé pendant plusieurs années d'exercer cette profession pour se faire maître d'hôtel. On devra s'adresser au Consulat Général de France, ou à quelque étranger notable pour recevoir de bons renseignements à cet égard.

PAQUEBOTS A VAPEUR, de quinzaine en quinzaine: *Messageries françaises* pour Jafa, l'Égypte et Marseille le jeudi; — pour Tripoli, Lattakièh, etc., jusqu'à Smyrne, Syra et Marseille, le samedi. — *Lloyd autrichien*, pour Chypre, Rhodes et Smyrne le dimanche, — pour Lattakièh, Alexandrette, Mersina et Chypre le jeudi. — Éventuellement pour Kaïfa, Jafa et l'Égypte le jeudi.

II. Histoire.

Beyrou (et non pas Beyrouth) est l'ancienne **Berytus**, située dans la Phénicie. Quelques écrivains l'ont confondue avec le **Berotha** ou **Berothai** de l'Écriture; il paraît maintenant plus probable que la ville désignée sous ce nom était dans l'intérieur des terres. Son histoire dans l'antiquité phénicienne n'offre rien qui mérite d'être mentionné. Sous le règne de Démétrius Nicator, elle fut détruite par Tryphon, usurpateur du trône de Syrie, en l'an 140 avant J.-C. A l'époque romaine, elle fut prise par Agrippa, qui y établit les 5^e et 8^e légions et l'embellit de plusieurs monuments. La ville prit dès ce moment le nom de *Colonia Julia Augusta Felix Berytus* et fut mise en possession des droits de cité romaine. Beryte fut, sous la pé-

riode romaine, le siège d'écoles dont la célébrité s'étendit dans toute la Syrie.

Beyrouth joue un rôle d'une certaine importance dans l'histoire des croisades; les historiens de cette époque la désignent quelquefois sous le nom de *Baurim*. Deux sièges méritent d'être cités: celui qui la mit en 1110 aux mains de Baudouin I^{er}, et qui fut remarquable par l'obstination héroïque des deux armées; et celui de 1187, entrepris par Saladin, et qui la fit rentrer sous la domination musulmane.

Depuis cette époque, Beyrouth fut presque constamment sous la domination des émirs druses, auxquels l'impuissance du gouvernement ottoman laissait une indépendance presque complète. C'est à l'un d'eux, Fakhr ed-Din (dont on a fait en français Fakardin), que Beyrouth doit les fortifications qui l'entourent et qui se composaient de murailles et de tours carrées. Ces fortifications n'empêchèrent pas Beyrouth d'être aisément conquise par Ibrahim-Pacha en 1840. C'est à la suite de cette expédition, si menaçante pour l'empire ottoman, et qui faillit amener en Europe une guerre générale, que Beyrouth fut bombardée par les Anglais. Les fortifications de la ville, du côté de la mer, portent encore les traces de cette exécution militaire. Depuis ce temps la ville s'est relevée rapidement de ses ruines et a repris sa prospérité.

III. État actuel.

Beyrouth est située sur une langue de terre triangulaire dont la base s'appuie au pied du Liban, tandis que la pointe se projette d'environ 4 à 5 kil. dans la mer. Vers le S., elle présente des grèves sablonneuses; vers le N., des rochers déchiquetés, qui plongent dans une mer profonde. C'est sur le côté N. que s'élève, sur le milieu du promontoire, la ville actuelle, resserrée dans une étroite

enceinte de murailles et présentant, comme la plupart des villes de l'Orient, un dédale de ruelles en pente plus ou moins roide. En dehors de la ville proprement dite s'étend, sur un charmant amphithéâtre de collines, une riche ceinture de villas riantes et bien bâties, avec de vastes jardins dont la végétation est des plus énergiques, mais dont l'étendue a été, à une certaine époque, sérieusement menacée par l'invasion des sables. Un système de plantation de pins, dû à l'émir Fakhr ed-Din, a eu l'heureux effet de l'arrêter.

Du côté de la mer, Beyrouth est moins favorisée; son port, protégé par une jetée insuffisante, n'offre, par certains temps, qu'une sécurité très-imparfaite. Les mouvements de la mer s'y font sentir d'une manière assez forte pour que la communication entre les navires et la terre soit fréquemment impossible. Le mouillage est plus sûr vers le fond de la baie, dans les environs du Nahr-Beyrouth. La plaine que ce fleuve traverse est couverte de vestiges qui prouvent que l'ancienne ville devait être très-étendue de ce côté. La ville proprement dite ne contient pas de monuments, ni d'antiquités. Quelques colonnes formant les fondations du quai, trois colonnes situées en dedans de la porte du Sud-Est, et en dehors de la même porte quelques fragments de mosaïques qui paraissent avoir appartenu à des bains, quelques sarcophages que l'on trouve sur la route de Tripoli et sur celle de Saïda (voir R. 106 et 129) et ceux d'un aqueduc du côté E. (voir ci-dessous) sont les seuls restes de l'antiquité. L'époque des croisades nous a laissé quelques monuments. C'est d'abord une sorte de fort ou *tour carrée*, sans ornements caractéristiques à l'intérieur, destinée sans doute à servir de défense à la ville du côté de la mer, et qui eut particulièrement à souffrir du feu des Anglais en 1840. C'est ensuite une *église*, bâtie

par les croisés, qui est maintenant la principale mosquée de la ville; la porte, actuellement obstruée de constructions privées et percée d'une baie ogivale repose sur des colonnettes. A l'intérieur le monument est divisé en trois nefs par deux séries d'arcades appuyées sur des chapiteaux romains: la nef centrale est voûtée en berceau, trois absides terminent les nefs, un clocher quadrangulaire isolé s'élève devant la porte E.

On trouve en dehors de la ville, à l'E. sur la route de Tripoli, une mosquée en briques dont on fait remonter la reconstruction à la même époque, et près de laquelle la tradition place le combat de saint Georges et du dragon. Citons encore un édifice de forme quadrangulaire, terminé par une sorte d'abside circulaire et qui s'appuie intérieurement contre les parois des murailles. On y retrouve encore aujourd'hui les restes d'une mosaïque grossière et qui formait le sol du bâtiment. On pense, avec une certaine apparence de raison, que cette construction était un lieu de réunion pour les marchands. Il est difficile de lui assigner une époque précise. Nous citerons enfin les restes du séraïl de l'émir Fakhr ed-Din, situés du côté de la porte Orientale.

En dehors de la ville, on peut mentionner l'école des *sœurs de charité*, qui se livrent à l'enseignement conjointement avec les pères lazaristes, et au traitement des malades sous la direction du médecin sanitaire de France.

Une *caserne*, située dans la partie haute, n'est remarquable que par ses dimensions. Le charme véritable de Beyrouth, ce sont ses villas élégantes, construites sur de riants coteaux; en vue de la mer et du Liban; on n'y parvient malheureusement que par des chemins poudreux en été et fangeux en hiver.

Le bazar de Beyrouth est assez bien fourni. Les rues et le petit

quai du port présentent beaucoup d'activité; le voyageur y trouve beaucoup de détails de mœurs ou d'objets pittoresques à observer. Toutefois, à Beyrouth, c'est l'activité européenne qui prédomine; c'est la présence des négociants étrangers, c'est le passage régulier des paquebots qui ont fait sa prospérité.

Beyrouth compte, selon certains recensements, une population de 45 000 âmes, dont un tiers seulement de mahométans, les autres étant chrétiens ou étrangers. Elle est aujourd'hui l'entrepôt de tout le commerce de la Syrie et le port de Damas. Malheureusement le manque de routes arrête encore son essor. Une compagnie française s'est cependant chargée de construire une route carrossable de Beyrouth à Damas. Son exportation porte principalement sur les soies grêges du Liban. Les mûriers blancs et les vers à soie sont cultivés avec succès tout autour de Beyrouth. La culture du nopal, et même de la canne à sucre, a été tentée avec de bons résultats. Au nombre des produits les plus estimés de son territoire, il faut citer le fameux vin d'or, dont la réputation en Orient est égale à celle qu'ont acquise chez nous les crus les plus fameux.

IV. Excursions autour de Beyrouth.

1^o Au *Ras-Beyrouth*, à 15 m. de la ville, promenade au bord de la mer, jolies villas, belle vue sur le golfe et l'amphithéâtre de montagnes qui domine la ville.

2^o Aux *Pins*, au S. de la ville, au delà de la première enceinte de collines. On s'y rend à cheval ou à âne en 30 min. C'est une belle plantation de pins d'Italie, due à l'émir Fakhr ed-Din, percée de larges allées sablées, où les cavaliers se donnent rendez-vous. On y a des vues ravissantes sur la vallée du Nahr-Beyrouth et sur la chaîne du Liban.

3^o Aux antiquités du *Nahr el-*

Kelb, sur la route de Tripoli, à 2 h. 45 min. de Beyrouth, 6 à 7 h. aller et retour; on peut s'y rendre en barque ou par terre avec un ânier. Pour la route et la description des antiquités, voyez R. 106.

4° A *Deir el-Kal'ah* (à cheval en 2 ou 3 h., 6 h. aller et retour). La route qui y conduit se dirige à l'E. de Beyrouth et passe, dans la première partie de son tracé, entre la gorge profonde de la rivière et les premières pentes de la montagne. Elle peut être citée au nombre des plus mauvaises que le voyageur rencontre dans le Liban. L'attention du voyageur, dès qu'il pourra examiner de près les premières croupes de la chaîne libanitique, sera éveillée par la physiologie que la main de l'homme leur a donnée. Les pentes abruptes, sur lesquelles la culture eût été impossible, soit parce que la terre végétale aurait été entraînée, soit encore parce que l'accès en eût été difficile, ont été changées en terrasses dont le sommet offre une surface plane et se prête aisément à la culture. Les populations ont ainsi gagné des espaces assez considérables, qui, autrement, eussent été improductifs. Ce travail témoigne de leur industrielle énergie.

On longe, sur la droite, la gorge dans laquelle coule la rivière, et « on remarque sur la rive méridionale, dit Robinson, les restes d'un aqueduc qui amenait autrefois à Beyrouth les eaux d'une fontaine abondante. Il paraît avéré que cet aqueduc était considérable; pour arriver à Beyrouth, il traversait une branche du golfe, et était composée d'une rangée d'arcades double suivant certains écrivains, triple selon d'autres. Il se continuait à travers une masse rocheuse dans laquelle on lui avait creusé une voûte, et arrivait enfin à la ville par la plaine. On en trouve des vestiges jusqu'à Beyrouth. »

Le couvent, but de cette excursion, est situé sur une des crêtes du

Liban, laquelle se termine par les pentes à pic de la gorge où coule le Nahr-Beyrouth; il est à une hauteur de 700 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. De cette position élevée on jouit d'un panorama magnifique qui embrasse d'un côté les masses sombres et sévères du Liban, et qui, du côté de la mer, peut, par un temps clair, s'étendre même jusqu'à l'île de Chypre. On trouve à *Deir el-Kal'ah* des ruines considérables, qui sont, selon toute apparence, celles d'un ancien temple phénicien; elles s'étendent sur une longueur de 30 mètres environ et sur une largeur de 15. La disposition des ruines permet de distinguer un portique dont la profondeur approximative était de 8 mètres. Il était appuyé sur deux rangées de quatre colonnes chacune, lesquelles mesurent près de 2 mètres de diamètre. Examinées au point de vue des études épigraphiques, ces ruines offrent un certain intérêt. On n'y trouve pas moins de dix inscriptions grecques ou latines, dont quelques-unes sont tronquées d'une manière regrettable, mais d'autres sont lisibles. Nous recommandons spécialement celle qui se trouve dans l'endroit où est actuellement la cuisine, et qui porte le nom de Baal. (Βαλμιαρκως κωρανε κωρων δεσποτα.) L'église du couvent est bâtie sur la partie N.-O. des ruines. Du sommet de l'édifice, on jouit d'une vue fort étendue.

5° A *Deir-el-Kamar* (à 5 h. de Beyrouth). Il faudra coucher à *Deir-el-Kamar*, où l'on trouvera de bons logements chez les particuliers. La route la plus facile, sinon la plus courte, est celle qui, en longeant la côte, se dirige vers Saïda. On l'abandonne ensuite (1 h. 30 min. environ) pour se diriger à gauche sur le village d'*Aramôn*. Le voyageur, en se détournant quelques pas de sa route, pourra examiner de nombreux sarcophages, qui méritent quelque attention à cause de leurs dimensions

et des procédés employés pour leur construction. *Aramôn* est un petit village bâti sur le flanc d'une hauteur dont le pied est arrosé par un petit cours d'eau.

Aïn-Kessr, que l'on rencontre après, est situé sur un lit de roche nue qui se dirige en pente douce d'un côté et se termine brusquement de l'autre par un précipice. Sur ce plateau on remarque encore quelques sarcophages.

La route contourne le point de naissance d'une vallée dont les flancs sont coupés en terrasses étagées, pour atteindre *Abeih*, village situé à 700 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, sur une des croupes occidentales du Liban. On y jouit d'une vue des plus étendues. Sur le point le plus élevé du plateau qui porte ce village, on trouve les ruines d'une chapelle druse.

Quelques heures de route conduisent à *Deir el-Kamar* (couvent de la Lune). Cette ville, ou plutôt ce bourg, est la capitale du pays des Druses. La tradition populaire explique son nom en disant qu'un couvent en l'honneur de la Vierge fut autrefois élevé en cet endroit. La Vierge étant généralement représentée jadis, dans l'Orient, avec un croissant sous ses pieds, la dénomination du village est expliquée par celle de l'attribut de la statue qui s'y trouvait autrefois.

Deir el-Kamar est dans une position des plus pittoresques; ses maisons blanches, bâties sur des pentes à pic, sont surplombées par des roches énormes que l'on croirait sur le point de se détacher pour écraser le village.

Malgré cette position, *Deir el-Kamar* est remarquable par ses jardins construits en terrasses, véritables prodiges d'industrie et de patience. Elle s'est enrichie surtout par la fabrication des *aba* ou *abayeh*, robes de soie brodées d'or et qui composent la tenue d'apparat des grands cheikhs druses. La population compte 8 000 habitants, presque tous chrétiens. C'est

en face de cette capitale, et de l'autre côté d'un profond ravin que s'élève, sur un rocher escarpé, le palais *Beit ed-dinou Bleddin* où résidait le fameux émir *Beschir*, qui fut pendant plus de trente ans le roi presque indépendant du Liban. Allié forcé d'*Ibrahim-Pacha*, il tomba par suite de l'intervention des Anglais en Syrie, et finit misérablement ses jours à Constantinople. Ce palais est un des monuments les plus remarquables du style moresque. Ses arcades légères, ses galeries superposées, ses dômes et ses colonnettes, ses tours carrées et crénelées, dont l'effet est rehaussé par celui des masses de verdure qui s'y mêlent et l'entourent, réalisaient toutes les féeries de l'architecture orientale. L'édifice, aujourd'hui malheureusement ruiné, a été transformé en caserne, ainsi qu'à deux petits palais situés plus haut sur la montagne.

L'émir *Beschir* n'est pas le seul personnage remarquable qui, dans les temps modernes, ait habité les pentes du Liban. Après les aventures les plus romanesques, lady *Esther Stanhope*, nièce du grand Pitt, se retira sur un de ses sommets les plus inaccessibles, au village de *Edjoun* et dans le couvent de *Mâr-Élias*, et mourut en 1840, dans l'abandon, après avoir essayé d'y jouer le rôle de prophétesse. M. de Lamartine a consacré à cette femme extraordinaire et à l'émir *Beschir* plusieurs de ses chapitres les plus intéressants.

De Beyrouth à *Afka*, R. 107. — A *Ba'libek*, R. 112. — Aux *Cèdres*, R. 108, R. 109, ou bien R. 106 et 107. — A *Damas*, R. 115. — A *Saïda*, *Sour* (Tyr) et *St-Jean-d'Acre*, R. 132. — A *Tripoli*, R. 106.

ROUTE 106.

DE BEYROUTH A TRIPOLI.

(16 h. 2 j. — On couche à Tripoli.)

On sort de Beyrouth par la porte E. et l'on s'achemine entre les villas entourées de beaux jardins

plantés de dattiers, de caroubiers et de pins d'Italie. Derrière ce premier plan, si riche et si riant, se dresse le magnifique amphithéâtre du Liban. A droite du chemin (30 m.) git un sarcophage antique en marbre blanc, couvert de figures sculptées assez grossières. Près de là, s'élève le vieux bâtiment en briques auquel se rattache la légende de Saint-Georges et du Dragon. On atteint ensuite (15 m.) le *Nahr-Beirout*, qui répond, selon Robinson, à l'ancien fleuve Magoras, mentionné par Plin. Ce petit fleuve, presque à sec en été, débouche d'une rianté vallée, et forme plusieurs bras que l'on franchit successivement, le premier sur un vieux pont de cinq arches et sans parapet, attribué à l'émir Fakhr ed-Din, bien qu'il accuse une plus grande antiquité; les autres sur des ponts plus petits et à gué. On arrive ainsi (22 m.) au bord de la mer, et l'on chemine sur la grève; on découvre une vue superbe sur le Liban, le pic du Djébel Sannin (2607 m.). Sur les pentes de la montagne se montre le beau couvent maronite de Deir el-Kal'ah. Suivant toujours la courbe du rivage, on passe (35 m.) le *Nahr Ent-Elias*, et, laissant à g. le v. du même nom, on atteint (35 m.) un *Dukkân* (espèce de boutique) à partir duquel commence un terrain pierreux, auquel succède (10 m.) un sentier antique, qui s'élève en corniche sur l'angle d'un promontoire à pic, à plus de 30 m. au-dessus de la mer; pour redescendre vers la gorge du *Nahr el-Kelb* (rivière du chien). Le rocher a été partout aplani ou creusé profondément pour donner une largeur de 2 m. au sentier; les grandes dalles qui servaient à le paver sont disjointes et gênent la marche des bêtes de somme. Du côté de Beyroul, le flanc de la montagne est creusé d'un assez grand nombre d'excavations, ressemblant à des portes et à des niches sépulcrales. Au point le plus

élevé du passage (10 m.) on trouve une colonne renversée, avec une inscription latine illisible, qui semble n'être qu'une colonne milliaire, et un piédestal grossier, qui portait autrefois, dit-on, l'image sculptée d'un chien, laquelle aurait été précipitée dans la mer, au pied du rocher. En redescendant dans la gorge du *Nahr el-Kelb*, vers un pont moderne (10 m.) jeté sur cette rivière, on observe sur les rochers, à main droite, un certain nombre de cadres et de sculptures qui ont exercé la sagacité de bien des archéologues, et que nous demanderons la permission de décrire en sens inverse pour passer du simple au composé. Près du pont, on lit d'abord une belle inscription latine en l'honneur de l'empereur Marc Aurèle, qui fit réparer la route probablement vers l'an 175 après J.-C., comme on peut le supposer d'après l'épithète de Germanicus, qu'il ne prit qu'en 172, huit ans avant sa mort. Ensuite commence la série des cadres et des bas-reliefs, que nous allons énumérer en détail: 1^o Tout près de la rivière, au-dessus et à quelques mètres du *Khân*, est un premier cadre, ciselé dans le roc, avec corniche et moulures latérales; 2^o A 5 m. à droite, sur une surface en forme de stèle taillée dans le roc, 2 m. de haut et 50 de large, une figure de roi assyrien, coiffé du bonnet persan, très-fruste; 3^o A 2 m. plus loin, autre stèle contenant une figure assyrienne dont la tête seule est reconnaissable; 4^o A 20 m. plus loin et à 10 m. au-dessus du chemin, est une stèle en meilleur état, encadrée dans une plate-bande assez large formant archivolte; 5^o A 30 m. plus loin et à 10 m. plus haut que la précédente, se voit une nouvelle stèle de plus de 2 m. de haut, à côté d'un encadrement surmonté d'une corniche et évidemment destiné à recevoir un texte assyrien; 6^o Sur le même

rocher, à quelques centimètres seulement du précédent, un cadre vide; 7^o A 15 m. à droite, autre stèle assyrien de 2 m. 30 de haut, portant une grande figure de roi assyrien assez bien conservée, mais sans trace d'inscription; 8^o A 30 m. plus loin et à 15 m. au-dessus, est un beau cadre de 1 m. 90 de haut et de 1 m. 25 de large; 9^o A droite, une stèle plus petite, contenant une figure de roi assyrien mieux conservée que les autres. Il tient une masse d'armes de la main gauche, et au-dessus de la droite, élevée en signe de commandement, se voient divers symboles: une étoile, un disque rond, un disque ailé, un sceptre, deux baguettes parallèles, un globe avec trois rayons divergents: les caractères cunéiformes de cette stèle sont à présent méconnaissables en grande partie.

Quant aux prétendus bas-reliefs égyptiens et aux hiéroglyphes que l'on a figurés dans les encadrements vides mentionnés plus haut, leur existence est très-contestée. M. de Saulcy les traite d'imposture archéologique; Robinson déclare qu'il n'a pu rien distinguer en plein midi, mais qu'avec moins de clarté et dans d'autres conditions de lumière et d'ombre, on pourrait peut-être voir quelque chose. M. Porter, au contraire (*Handbook for Syria and Palestine*, p. 408), affirme avoir vu des figures; par une lumière oblique, à 10 h. du matin. On conçoit difficilement que, sur des signes aussi douteux, Lepsius ait pu lire le nom de Rhamès II, la date de son règne et le nom de deux divinités égyptiennes. Quant aux figures assyriennes, que M. Layard attribue toutes à Sennachérib, Robinson se demande si elles ne répondraient pas aux cinq invasions différentes mentionnées par l'Écriture, et qui eurent lieu sous les rois Phul, Téglath-Phalazar, Salmanazar, Sargon et Sennachérib. Quoi qu'il en soit, ces monu-

ments remontent au moins au VIII^e siècle avant J.-C., et les cadres effacés, s'ils étaient dus réellement à Rhamès II, remonteraient au XIV^e siècle.

Le *Nahr el-Kelb*, que l'on traverse ensuite (2 h. 45 de Beyroul) répond à l'ancien Lycus. Le nom grec de *loup* et le nom arabe de *chien* se rattachent à quelque vieille légende, et trouvent leur explication dans l'espèce de rugissement produit par les vagues qui brisent sur les rochers.

La vallée du *Nahr el-Kelb*, profondément encaissée entre de grands rochers, et remplie d'une épaisse végétation, conduit au cœur même du Liban. V. R. 109. Un sentier escarpé mène au grand couvent d'*Anjouira*, fondé par les jésuites avant la révolution française. Le gouvernement français y a établi un collège de pères lazaristes. On voit aussi dans cette gorge les restes pittoresques d'un ancien aqueduc.

Au delà du *Nahr el-Kelb*, on rejoint la grève (10 m.) sur laquelle on continue à marcher. A droite, sur la hauteur, se montrent les v. de Zouk-Mesbak et de Zouk-Mikail. Un chemin en corniche (40 m.) conduit dans la belle rade et au petit port de *Djounié*, v. bâti à l'entrée d'un joli vallon rempli d'une rianté végétation. La rade s'arrondit en un majestueux amphithéâtre, dominé par les pentes abruptes et ravinées du Liban. Suivant toujours le rivage, on laisse à dr. (25 m.) quatre colonnes milliaires romaines; au-dessous du v. de *Ghazir*, bâti sur la hauteur, on traverse un torrent sur un pont d'une seule arche, qui, par la régularité de sa construction en plein-cintre et par la belle teinte dorée de ses pierres, dénote son origine romaine. On suit alors un chemin en corniche, d'où l'on découvre le golfe. A la pointe de Beyroul, et laissant à gauche une vieille tour bâtie sur des rochers creusés de cavernes, on s'élève (20 m.) par une petite

gorge sur le sommet d'un promontoire, d'où l'on descend au (20 m.) petit port de *Barjah*, v. chrétien, où l'on peut camper (4 h. 15 de Beyrouth) si l'on est parti trop tard pour gagner Djébaïl. Nous n'avons à noter sur le rivage que (20 m.) un puits au fond d'une profonde excavation, (12 m.) un petit couvent sur la droite, et, (10 m.) un dukkan avec un petit hameau, avant d'atteindre (10 m.) le *Nahr-Abraham*, l'ancien Adonis, auquel se rapporte la fable de l'Adonis grec ou du Tammouz phénicien. Le sable rouge roulé par les eaux du fleuve leur communique une coloration que l'imagination poétique des Grecs attribuait au sang d'Adonis. On franchit la rivière à gué ou sur un pont d'une seule arche. Le rivage ne présente plus que (50 m.) une tour appelée *Bordj Meheich*, située près d'un ravin (5 m.) avant d'arriver à (35 m.) Djébaïl.

Djébaïl (6 h. 30 de Beyrouth), V. de Phénicie, célèbre par le culte d'Adonis, qui y était né, est le **Gébal** de l'Écriture (Josué, XIII, 5.—Rois, I, V, 18.—Ezéchiel, XXVII, 9;) et le **Byblos** des Grecs; elle fut, d'après Appien, prise par Alexandre le Grand, et plus tard délivrée par Pompée du joug d'un petit tyran. Elle fut, sous le nom de *Giblah*, le siège d'un évêché, et tomba enfin aux mains des musulmans.—Cette petite ville est entourée de vieilles fortifications de 2 kil. de circonférence, qui semblent remonter au temps des Croisades; on y a trouvé les restes d'un théâtre. Tout autour de la ville, des colonnes de granit, sont couchées dans les champs, ou le long des devantures des maisons; quelques-unes ont été relevées par les habitants, d'autres sont encadrées dans les murailles, surtout dans les corridors d'un grand khân situé hors des murs. Au point le plus élevé, se voient les ruines d'une *citadelle* bien bâtie, avec une vieille tour carrée percée d'une ogive. Les substructions présen-

tent des pierres massives, qui n'ont pas moins de 5 mètr. de long sur 2 d'épaisseur, et qui paraissent d'origine phénicienne. La petite ville contient une population moitié chrétienne, moitié musulmane; on peut y mentionner une église maronite, bâtie par les Croisés, avec un baptistère séparé. Le port est ensablé et ne peut plus recevoir que des barques. Une tour ruinée, qui s'avancait dans la mer, présente aussi beaucoup de tronçons de colonnes encadrées dans ses soubassements; d'autres fragments couvrent la grève.—En sortant de la ville, on longe la mer le long de la falaise, on franchit (15 m.) le lit desséché d'un torrent qui descend du *Wadi-Far-touch*, et laissant à droite le v. d'*Amchitt*, situé sur une colline à l'E., où l'on peut voir les ruines d'un couvent, deux églises, une chapelle souterraine, et beaucoup de grottes sépulcrales, on continue à longer un rivage monotone, où l'on rencontre successivement (55 m.) plusieurs boutiques, (35 m.) plusieurs puits, et, près d'une tour ruinée nommée *Bordj er-Rihhané*, six pierres milliaires antiques. Au delà du pont *Djisir el-Matfoun* (45 m.), jeté sur un ravin profond, on voit encore deux pierres milliaires, (25 m.) deux boutiques, (15 m.) un puits, et l'on arrive à (15 m.)

El-Batroun (3 h. 30 de Djébaïl), l'antique **Botrys**, fondé par Ithobal, roi de Tyr (Josèphe, Antiq. VIII, 3, 52), et qui n'était qu'un repaire de pirates lorsqu'il fut pris par Antiochus le Grand. C'est une petite ville actuellement sans intérêt et sans antiquités, contenant une population d'environ 3000 hab., chrétiens maronites ou grecs. Au N. s'avance le cap *Poudjé*, l'ancien promontoire Théoprosopon, mentionné par Strabon, qui porte un couvent de maronites. Pour éviter ce promontoire escarpé, il faut tourner le dos à la mer et s'engager (30 min.) dans la vallée du *Nahr el-Djoz*, dont le fond ver-

doyant contraste heureusement avec les pentes arides du promontoire qui cache la mer. On franchit (15 min.) un ravin desséché, et (15 min.) le *Nahr el-Djoz* sur deux ponts, dont le second est tout près de s'écrouler. De l'autre côté de la rivière se dresse, au milieu de la vallée, un rocher solitaire couronné par le petit fort nommé *Kal'at Moseiliah*, ancien repaire de brigands métoualis, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine pittoresque. A l'E., au fond de la vallée, se dressent les sommités arides du Liban. Traversant (20 min.) une large fissure du sol, on gravit vers le N.-E. un contre-fort escarpé, d'un terrain blanc et savonneux, pour arriver (20 min.) sur un col d'où l'on découvre la mer et la côte de Syrie, jusque bien au delà de Tripoli, que l'on distingue parfaitement au débouché d'une vallée splendide.

A droite, chemin direct pour *Ebchar-rèh* et les Cèdres. V. R. 108.

De ce col (1 h. 30 de Batroun) on descend vers le rivage, que l'on atteint au pied de la paroi escarpée du promontoire Théoprosopon, qui porte du côté N. le nom de *Ras ech-Cheuk'ah*. Sur le haut du rocher se dresse le couvent maronite *Deir Saïdet en-Nouriet*. On longe ensuite la côte à quelque distance du rivage, à travers une plaine fertile où l'on cultive le mûrier, la vigne et le coton. On franchit successivement le *Nahr el-Asfour* et trois ruisseaux. Quelques ruines au delà du village de *Zékroun* marquent la place de l'antique *Triérés*. Laisant à gauche, au bord de la mer, une tour nommée *Bordj-Enfé*, et le couvent de *Deir en-Natour*, entouré d'un massif d'arbres, et à droite, sur la hauteur, le couvent *Deir Mâr-Yakoub*, on franchit deux ravins pour atteindre (3 h.) *El-Kalmoun*, l'antique *Calamos*, aujourd'hui riant village entouré de riches jardins et de grands arbres, d'où l'on gagne, en suivant une, plage

sablonneuse au pied des collines. (1 h. 15), Tripoli (voyez p. 615).

ROUTE 107.

DE TRIPOLI AUX CÈDRES.

(10 h.—On couche à Ehdén.)

En sortant de Tripoli, on remonte la rive droite du ravin profond où coule le *Nahr-Kadissât* (que dans sa partie inférieure on nomme *Nahr-Abou-Ali*), pour s'élever sur les pentes du *Djébel-Tourboul*. On redescend dans une vallée fertile arrosée par le *Nahr-Racha'in*, au delà duquel (1 h. 30) on atteint le village de *Zgarta*. Marchant à travers une plaine onduleuse on arrive (1 h.) au pied des premiers contre-forts du Liban. Un sentier difficile et raboteux s'élève en zigzags le long des parois à pic et à travers les rochers éboulés, croisant trois ou quatre ravins creusés par les torrents d'hiver, au-dessus desquels sont suspendus sur d'étroites terrasses, des villages, des couvents semblables à des châteaux forts. Du côté du N.-O., la vue s'étend sur la verdoyante vallée de Tripoli, les coupoles blanches de la ville et la mer aux ondes bleues. Une dernière rampe en zigzag conduit enfin sur un large plateau où s'élève (4 h. 30 m.)

Ehdén, beau village maronite qu'on a voulu identifier avec l'Éden de l'Écriture (Ezéchiel, XXXI, 10, 16 et 18). Il est dominé par une haute paroi de rochers qui porte une chapelle en ruine, et entouré de toutes parts de vieux noyers, de vignes et de vergers, arrosés par des ruisseaux limpides qui tombent en gracieuses cascades; un joli petit château moresque, aux fenêtres ogivales et aux terrasses crénelées, occupe la partie plus haute. On peut demander l'hospitalité au cheikh, protégé du consulat français.

Le plateau d'Ehdén, élevé de 1500 mètres au-dessus de la mer, domine la vallée supérieure du

Nahr el-Kadissât, qui a reçu le nom de *Vallée des Saints*, à cause du grand nombre de couvents et d'ermitages dont elle est remplie. Cette vallée, dont M. de Lamartine a donné une description un peu trop fantastique, est remarquable par son caractère alpestre et la grandeur de ses lignes. A partir du plateau d'Ehden jusqu'au col qui le termine au S.-E., elle s'arrondit en un vaste amphithéâtre dominé par de grands pins aux flancs rougeâtres, qui conservent toute l'année une partie des neiges de l'hiver. Le fond de la vallée, où gronde le Nahr el-Kadissât, présente une large fissure comprise entre deux immenses murailles à pic. C'est au pied de ces murailles, dans un vallon revêtu d'un frais tapis de verdure, que se trouvent les sanctuaires adossés à la paroi des rochers. Tel est le couvent de **Kanobin**, qui paraît suspendu dans les airs. C'est le plus considérable des sanctuaires de la vallée; c'est là que réside le patriarche des Maronites. La chapelle principale, dédiée à la Vierge et creusée dans le roc, reçoit les offrandes de tous les paysans des environs. D'Ehden on peut descendre en 2 h., par des sentiers escarpés, où l'on aura l'occasion d'admirer l'industrielle patience des montagnards maronites, qui trouvent le moyen de cultiver de véritables jardins suspendus, sur des terrains ou des corniches étroites, qui paraissent inaccessibles. Les villages eux-mêmes sont perchés sur les rochers comme des nids d'oiseaux. Les moines prennent part aux travaux agricoles de cette population; ils possèdent une imprimerie d'où sortent des traités élémentaires pour le peuple. Du couvent de Kanobin on peut, en remontant la vallée, se rendre en 2 h. 45 au couvent de Mâr-Serkis et au village d'Ebcharrêh, d'où il ne faut plus que 1 h. 30 pour gagner les cèdres. (Voyez R. 108.)

On se rend d'Ehden aux cèdres directement (3 h.) par des sentiers

taillés aux flancs des contre-forts escarpés, d'où la vue plonge dans les profondeurs de la vallée, et, se relevant vers les sommités opposées, plane sur les villages d'Hasroun, de Bez'oun et de Hadath, et les cols qui conduisent dans la vallée d'Akoura (voyez R. 109); arrivé au-dessus d'Ebcharrêh (2 h. 30), on longe en écharpe les contre-forts sablonneux qui dominent ce village pour déboucher (20 min.) sur l'amphithéâtre supérieur de la vallée, vaste plateau de 2 à 3 lieues de large, dominé au N.-E. par le Djébel-Makmel, le plus haut sommet du Liban (3063 mèt.), et au centre duquel se dresse, sur un petit mamelon conique isolé de toutes parts (25 min.), le fameux bois des cèdres.

« Ces arbres, dit M. de Lamartine (*Voyage en Orient*), sont les monuments naturels les plus célèbres de l'univers. La religion, la poésie et l'histoire les ont également consacrés; l'Écriture sainte les célèbre en plusieurs endroits. Ils sont une des images que les prophètes emploient de prédilection. Salomon voulut les consacrer à l'ornement du temple qu'il éleva le premier au Dieu unique, sans doute à cause de la renommée de magnificence et de sainteté que ces prodiges de végétation avaient à cette époque. Ce sont bien ceux-là, car Ezéchiel parle des cèdres d'Ehden comme des plus beaux du Liban. Les Arabes de toutes les sectes ont une vénération traditionnelle pour ces arbres. Ils croissent dans ce seul site des groupes du Liban; ils prennent racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire.... Tout cela frappe d'étonnement l'imagination du peuple d'Orient, et je ne sais si la science n'en serait pas étonnée elle-même. Hélas! cependant, Basan languit, le Carmel et la fleur du Liban se

¹ *Psaumes*, XXIX, 4-5. — *XC*, 15. — *CIV*, 16. — *Isaïe*, II, 15, et XXXVII, 24. — *Amos*, II, 9. — *Ezéch.*, XXXI, 5-18.

² *I Rois*, V et VI. — *Esdras*, III, 7.

fanent. Ces arbres diminuent chaque siècle. Les voyageurs en comptèrent jadis trente à quarante; plus tard dix-sept; plus tard encore une douzaine. — Il n'y en a plus que sept, que leur masse peut faire présumer contemporains des temps bibliques. Autour de ces vieux témoins des âges écoulés, qui savent l'histoire de la terre mieux que l'histoire elle-même, qui nous raconteraient, s'ils pouvaient parler, tant d'empires, de religions, de races humaines évanouies, il reste encore une petite forêt de cèdres plus jeunes, qui paraissent former un groupe de quatre à cinq cents arbres ou arbustes. Chaque année, au mois de juin, les populations de Ebcharrêh, d'Ehden, de Kanobin et de tous les villages des contrées voisines, montent aux cèdres et font célébrer une messe à leurs pieds.»

Les cèdres sont en effet au nombre de trois à quatre cents; les plus vieux occupent le centre. On peut compter une quarantaine de beaux arbres; il n'y en a qu'une douzaine de véritablement séculaires; les quatre plus anciens mesurent jusqu'à 13 mètres de circonférence. Aucun d'eux n'est à comparer, pour la beauté du feuillage, avec celui que nous possédons à Paris, au Jardin des Plantes. Mutilés, défigurés par les injures du temps et des hommes, ils produisent cependant un grand effet par la grosseur de leurs troncs dénudés. Leur écorce tailladée, sculptée de mille manières par le couteau des touristes, porte des milliers de noms, parmi lesquels nous avons cherché vainement les noms célèbres qu'on dit y avoir été gravés. Plusieurs portent la trace des feux qu'on ne craint pas d'allumer, lors des fêtes annuelles, au milieu de ces arbres respectables à tant de titres. La chapelle, qu'ils recouvrent de leur ombrage, est une cahute carrée fort insignifiante, dont la pierre tendre a reçu également l'empreinte d'une quantité de noms écrits avec tous les

caractères européens ou orientaux. Est-il vrai que ce bouquet de cèdres soit maintenant le seul qui existe en Syrie? Beaucoup de voyageurs l'affirment; cependant Ehrenberg en a retrouvé un grand nombre sur la partie de la montagne située au N. de la route de Ba'bek à Tripoli. Nous-mêmes en avons vu quelques-uns en descendant du col du Liban sur Deir-el-Akmar, mais ce n'étaient que des nains. On sait d'ailleurs que M. de Tchihatcheff en a signalé de belles forêts dans l'Asie Mineure.

Des Cèdres à Ba'bek, R. 110; — à Batroun, R. 108; — à Beyrouth, par Afska, R. 109.

ROUTE 108.

DE BEYROUT AUX CÈDRES,

PAR BATROUN, HASROUN ET EBCHARRÊH.

(21 h. 5 j. — On couche à Djéhaïl, près du Nahr el-Asfour et à Ebcharrêh.)

De Beyrouth à Batroun (10 h. 30) et de Batroun au col d'où l'on découvre Tripoli (1 h. 30). Voyez R. 105.) — Laissant à gauche la route qui descend sur Tripoli, on s'élève dans la direction de l'E. sur un large plateau qui offre de beaux points de vue sur la mer et sur la grande chaîne du Liban. On y trouve (1 h.) plusieurs villages maronites (Kefr-Hata, Kafroun, Kasenbach?) près desquels on peut camper. On redescend pour franchir (1 h.) le Nahr el-Asfour, en face d'un village perché sur un contre-fort escarpé où l'on remarque (40 min.) une église assez régulièrement bâtie. Redescendant vers des citernes (10 m.), on se dirige à gauche vers le N., dans une vallée large et bien cultivée, arrosée par un petit cours d'eau. Un sentier à droite (50 min.) mène sur un contre-fort peu élevé (25 min.) et redescend jusqu'à (15 min.) une jolie source, au fond d'un vallon, qu'on longe en écharpe jusque sur (25 min.) un col d'où l'on aperçoit la mer et la ville de Tripoli. Sur la montagne en face se dresse le couvent grec de Saint-Georges. On

aborde alors les premiers contre-forts de la grande chaîne, suivant un sentier en écharpe au-dessus de la vallée profonde du Nahr-Abou-Ali; celle-ci se bifurque bientôt: la branche N. va vers Ehden, la branche S. est la vallée du Nahr-Kadissât proprement dit. Après plusieurs mauvais pas, on rencontre une fontaine qui jaillit au pied d'un vieil olivier, lieu favorable pour faire une halte; un peu plus haut on observe, dans la paroi des rochers, à main droite, une grande ouverture taillée en ogive, qui donne dans une caverne. Au delà d'un petit torrent (30 min.) commence une montée sur un terrain basaltique, conduisant sur le revers d'une autre vallée, qui descend à droite vers le S.-O. On admirera de belles coupes de terrains dont les couches se relèvent toutes vers le centre de la chaîne. Continuant à monter à gauche, à travers les basaltes et les cendres noires, on atteint (35 min.) un col qui ramène sur la vallée du Kadissât. Vers l'E. la vue s'étend jusqu'au Djébel-Makmel et au large amphithéâtre au centre duquel on distingue le massif verdoyant des cèdres. Au-dessus, vers le S.-E., s'ouvre le col qui conduit à Ba'lbek. Au fond de la vallée, au pied d'une haute muraille escarpée, se montre le couvent de Kanobin, et en face, vers le N., le large plateau où l'on aperçoit, au pied d'une haute paroi de grès bigarré, le v. d'Ehden entouré d'arbres.

De ce col, on descend (15 m.) sur le v. et l'église de Haded ed-Djoubbé, à partir duquel on va, jusqu'à Ebcharrah, longer en écharpe tous les ravins secondaires de la vallée. Après deux torrents (15 m.—7 m.) près desquels on voit de belles roches de grès bigarré, on arrive (20 m.) au bord d'un grand ravin plongeant vers le fond de la vallée, où l'on distingue le couvent de Saint-Antoine. Franchissant (35 m.) trois cours d'eau, dont le dernier (10 m.) tombe en

gracieuse cascade et fait tourner un moulin, on laisse, à gauche le v. de *Hasroun*, perché au-dessus du grand ravin, et à droite, au delà d'un ruisseau, (20 m.) deux autres villages, au-dessus de de la route. On descend de plus en plus dans la grande vallée, dont on atteint le fond (30 m.) en face du couvent de Mâr Serkis, pour franchir le torrent principal (10 m.) sur une étroite passerelle, au delà de laquelle s'étend une belle pelouse où l'on peut camper. Le v. d'*Ebcharrah* se dresse, à 15 m. à gauche, sur un mamelon coupé de vergers, où l'on cultive avec succès la vigne, le froment, les mûriers et les vers à soie.

D'*Ebcharrah* aux cèdres, il n'y a plus que 1 h. 30. Laisant à gauche le village, on gravit à droite un contre-fort sablonneux, on passe et repasse un torrent, pour aboutir (50 m.) dans un couloir aride qui débouche (20 m.) sur l'amphithéâtre supérieur. On longe un instant des précipices à pic, et se dirigeant vers le centre du plateau, on arrive (25 m.) aux cèdres (V. R. 107).

ROUTE 109.

DES CÈDRES A BEYROUT,

PAR AFKA.

27 h.—On peut coucher à Akourah et à Mezraah. En revenant de Beyrouth on coucherait à Reïfoûn, à Akourah et à Ebcharrah.

Des cèdres à Ebcharrah et à Hasroun (2 h. 30) (V. R. 107).—Laisant en arrière les beaux v. de Hasroun et de Bez'oun, perchés sur des pitons verdoyants au-dessus de la vallée du Kadissât, on se dirige au S., remontant les arêtes qui descendent vers la mer de la crête du Liban. Pendant 6 h. de montées et de descentes continues, on longe en écharpe cette haute crête, qui dresse vers le ciel ses sommets dénudés et couverts de neige la plus grande partie de

l'année. On aperçoit enfin sous ses pieds la vallée d'Akourah, dominée au S. par la masse majestueuse du Sannin. Une longue descente de 1 h. 20 amène au v. d'*Akourah*, situé au pied d'une muraille de rochers de plus de 300 mètr. de haut. Une large fissure dans ce rocher donne passage à un chemin qui conduit à Ba'lbek.—Traversant le torrent sur un pont naturel, et contournant un contre-fort qui se dresse sur la gauche, on descend vers l'O., dans la vallée de *Afka*, l'ancienne *Apheca*, jusqu'à (2 h. 15) la grande fontaine du même nom, principale source du Nahr Ibrahim, ou rivière d'Adonis, qui sort d'une sombre caverne, en formant plusieurs cascades, et à laquelle se rattache la fable de la Mort d'Adonis. Nous avons mentionné, p. 636, la tradition relative à la coloration des eaux de ce torrent. Près de là se trouvent, sur une hauteur, une énorme colonne en granit et les ruines d'un temple qui paraît être celui de Vénus. Le vallon d'*Afka* a été pendant longtemps le siège d'un culte si licencieux que Constantin fit détruire le temple. Le petit village situé près de là contient une autre colonne. D'*Afka*, on s'élève de nouveau en écharpe sur les pentes du Sannin, d'où l'on domine tout le cours du Nahr Ibrahim, et l'on atteint (4 h.) *Neba' el-Açel* (la fontaine de miel), une des sources du Nahr el-Kelb. On gagne ensuite (30 m.) une fissure profonde, et où coule *Neba' el-Lében* (la fontaine de lait), autre source de la même rivière. On la traverse (15 m.) sur un pont naturel, nommé *Djissr el-Hadjr* (le pont de pierre), qui ne mesure pas moins de 50 mètr. d'ouverture et 20 mètr. de hauteur. L'épaisseur de l'arche est de 10 mètr., et la largeur du passage est de 40 à 50 mètr. A l'O. de ce pont se trouvent (25 m.) les ruines appelées *Kal'at el-Fakhra*, disséminées sur une pente rocheuse: on rencontre d'abord une tour carrée, d'une

construction grossière, où l'on voit les restes de deux inscriptions dont on ne peut plus lire qu'une date (355). Plus loin, au S., sont les ruines d'un temple, situées au milieu d'un labyrinthe de rochers et précédées d'une cour rectangulaire creusée dans le roc; l'édifice avait 30 mètr. de long sur 16 mètr. de large, il présentait un portique de 6 colonnes corinthiennes de 1 mètr. de diamètre. Les rochers environnants présentent un assez grand nombre de grottes sépulcrales.—Tournant du côté de l'O., on gagne par (1 h.) le v. de *Mezraah*, et par une descente pénible (1 h. 30), un pont jeté sur le Nahr es-Salib, une des branches du Nahr el-Kelb, encaissée entre de hautes parois de rochers. On suit la rive dr. de ce torrent jusqu'à (1 h. 25) *Reïfoûn*, et par (35 m.) *Adjeiltoun* et (1 h. 10) *Bellonné*; on rejoint (1 h. 35) le pont à l'embouchure du Nahr el-Kelb; de ce pont à Beyrouth, (2 h. 45) (V. R. 106).

ROUTE 110.

DES CÈDRES A BA'LBEK,

PAR LE COL DU LIBAN.

8 h.—Les voyageurs qui parcourraient cette route en sens inverse seraient bien de coucher à Ain-Ata plutôt que de s'engager la nuit dans les pentes du Liban.

En quittant le monticule des Cèdres on traverse, dans la direction du S.-E., le grand amphithéâtre qui termine la vallée du Nahr-Kadissât, où restent amoncelées, une partie de l'année, les neiges de l'hiver, et l'on s'élève, par un étroit sentier qui décrit de grands zigzags (1 h. 20), sur le col du Djébel el-Arz (montagne des Cèdres), à 2286 mètr. au-dessus du niveau de la mer. Du col on jette un dernier regard sur la vallée profonde du Nahr-Kadissât, sur la plaine de Tripoli et la Méditerranée, merveilleusement encadrées par les contre-forts du Liban. Du côté du S.-E. on voit se dérouler la chaîne de l'Anti-Liban,